



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modes.

— Le monde va de mieux en mieux, dit-on de toutes parts autour de nous. Les amours s'arrangent, les rois se casent, la littérature s'enrichit, l'esprit est à la hausse, la mode étend son empire sur tous les coins du monde. Allons, quelque chose de mieux pour le *Petit Courrier*! du nouveau, de l'inédit, de l'inconnu, du progrès enfin, puisqu'on en met partout! Du progrès, cela veut dire du plus. Eh bien! soit, on vous donnera en plus, à partir du 1^{er} janvier 1835, deux ou trois gravures, ce qui portera à dix ou onze le nombre des planches qui apparaissent chaque mois; et, si l'on pressent que vous n'êtes pas contents encore, on vous en donnera une douzième; toutefois, sous la condition que nos abonnés nous écriront dans quel genre ils la désirent, nous

soumettant à la majorité pour déterminer le choix de ce nouvel accessoire.

En attendant que cette décision nous soit arrivée (franc de port), nous promettons dès aujourd'hui une seconde gravure de modes d'hommes, et une planche de *fantaisie*, c'est-à-dire qu'elle ne présentera que des objets variés, mais utiles autant que possible : des meubles nouveaux, des intérieurs d'appartemens, des modèles de broderies, de tapisseries, des ornemens de salons, voire même de petits sujets de lithographie, pour ménager de tems en tems nos ressources et varier les plaisirs de nos lectrices.

Nos abonnées ne se composent pas seulement de femmes du grand monde, qui ne cherchent dans notre journal que l'imitation d'un costume élégant ou une légère distraction, nous comptons aussi beaucoup de jeunes personnes qui se plaisent à concilier la grâce, l'adresse et l'é-

conomie; beaucoup de mères de famille qui n'accueilleraient pas aussi favorablement notre feuille, si à l'éclat des détails de luxe ne se mêlait une vue plus utile et plus sage. C'est dans cette dernière pensée que nous avons ajouté les modèles de patrons pour tout ce qui concerne la toilette des femmes; le succès de cette innovation nous prouve que nous avons bien compris les besoins de la société.

Dans le même but, nous créons aujourd'hui la planche de *fantaisies*. Les ouvrages qu'elle offrira seront toujours faciles à exécuter, et choisis dans les plus modernes inventions. Les personnes qui ne s'en occupent point pendant les longues soirées d'hiver pourront en faire une collection qu'il sera agréable de retrouver pendant les beaux jours de la campagne.

Nous donnerons aussi quelquefois un travestissement nouveau, un costume de théâtre dans un rôle remarquable, une tenture d'appartement, etc.

— Les chapeaux en velours ou satin couleur ramoneur se multiplient de plus en plus. Toutes les nuances vont bien avec celle-ci; aussi voit-on, sous l'intérieur de la passe de ces chapeaux, des nœuds ou coques roses, bleues ou vertes, descendant le long des joues.

Une seule plume, placée sur le côté et attachée sous le ruban du bas de la forme, semble être l'ornement préféré.

— Les capotes en satin blanc, ornées d'une branche de fleurs lilas ou rosée, sont de très-bon goût. Sous la passe, des coques de blonde ou des branches de petites fleurs extrêmement délicates qui s'entremêlent dans les boucles de cheveux.

— Le choix des fleurs et leur pose sont la seule distinction qui permette encore aux femmes élégantes de porter des fleurs sous leurs chapeaux; car on a fait abus de cette mode si jolie, au point de la rendre ridicule sur certains visages. Il est fâcheux que quelques femmes ne comprennent point que les roses et les rides ne peuvent s'entremêler, et que rien ne

vieillit autant que de vouloir trop se rajeunir.

— La garniture des bonnets en lingerie consiste presque toujours en coques de rubans, remplaçant les tresses à la Clotilde sur les joues.

— Les bonnets suivent la forme des chapeaux; on dispose leur ruche ou garniture de manière à se serrer contre les joues, et à former le cercle très en arrière sur le front.

— On les garnit indistinctement en nœuds de rubans de satin, de gaze brochée ou de taffetas glacé.

— On fait beaucoup de bonnets négligés en gaze anglaise ou organdi uni très-clair, doublés en gaze Dona Maria rose; des *pailles* entourées de rubans passent dans deux ou trois coulisses qui soutiennent le fond du bonnet dans la forme conique, qui est la plus générale dans ce moment; une ruche de tulle bordée d'une fine dentelle et à triple rang fait sa garniture.

— Il nous serait impossible de parler lingerie sans rappeler les beaux magasins de la Belle Anglaise, rue de la Paix, où, indépendamment du plus charmant assortiment de broderies, dentelles, etc., se trouvent des broderies de soie sur étoffes riches, et sur gaze et tulle, qui sont d'un effet parfait pour les robes habillées. Il s'y trouve également des chemisettes, mantilles, robes et peignoirs en mousseline, qui sont autant de perfections qui font l'envie de toutes les femmes qui apprécient cette recherche si distinguée d'une jolie toilette.

— Les bals vont bientôt être assez multipliés pour que nous croyions devoir offrir au moins une ou deux descriptions des toilettes qui nous ont paru pouvoir servir de modèle.

— Une robe en poulte de soie rose glacé était relevée sur un côté par une guirlande de scabieuses, diminuant graduellement vers la ceinture. Au milieu de chaque fleur était une petite rosace en pierre qui jetait un feu comme des dia-

mans. Le corsage à pointe tendu était entouré de draperies en tulle-illusion retenues par de petites scabieuses qui les seraient comme un ruban. Cette robe était d'un goût très-original, et n'aurait peut-être pas été aussi bien à une femme moins jolie que celle qui la portait.

— Une robe en tulle brodée en soie blanche, à petits losanges, garnie de deux guirlandes de petites roses blanches, formant tablier devant le jupon, et continuant autour du corsage en formant cœur par devant, et garnissant le haut de la mantille. Trois petites guirlandes de roses traversaient les manches et se réunissaient au bas sous une agrafe de fleurs. Bouquets de roses dans les cheveux.

— Une robe de crêpe bleu garnie d'une blonde, prenant depuis la ceinture et traversant diagonalement le devant du jupon, pour former le volant tout autour. A chaque distance d'à peu près deux mains, ce volant était relevé comme une draperie retenue par une rose rose. Malgré le préjugé qui sépare ces deux nuances, on a trouvé ce costume très-joli. Le haut du corsage était garni de riches blondes qui couvraient toute la manche, sur laquelle elle se relevait au milieu en draperie attachée par une rose. Une guirlande de petites roses, à la Mancini, formait la coiffure; les cheveux étaient très-bas par derrière.

— On fait beaucoup de coiffures en rubans, ce qui va parfaitement avec la vogue que continue à obtenir cet accessoire de la toilette. M^{lle} Delatour les dispose d'une manière charmante, soit en écharpe, en fichus, en berthe, etc., etc., une simple toilette d'organdi ou de gaze unie prend un aspect d'élégance en nouant autour de la taille une longue ceinture à bouts flottans. Au bas des manches, on place un nœud de rubans dont les bouts tombent gracieusement sur le bras.

— Après avoir parlé des élégantes superficies de la toilette, nous devons une mention particulière à la base fonda-

mentale de toute gracieuse tournure. Nous ne pouvons mieux atteindre notre but qu'en rappelant l'heureuse invention de M. Josselin, qui a créé dans son ingénieuse mécanique un système de grâce et de salubrité qui satisfait à la fois la coquetterie et la raison. Les corsets de M. Josselin sont maintenant adoptés dans toutes les familles et dans toutes les pensions, où l'on a pu apprécier l'avantage d'un corset qui se délace par la simple pression d'un ressort, et n'expose jamais aux accidens trop fréquens qui proviennent de l'entrave d'un lacet. L'autre système de corset, plus compliqué dans son mécanisme, mais tout aussi simple dans son usage, se lace aussi facilement qu'il se délace, et ne peut manquer de consolider la réputation de M. Josselin*, seul auteur de cette invention et de plusieurs autres objets de mécanisme appliqués à la toilette, tant pour ceintures, boucles, manches, etc., qui toutes font preuve des recherches ingénieuses auxquelles il s'est consacré.

— Au moment où la saison fait une nécessité des caprices de la mode, on ne saurait trop recommander les élégans magasins de *Jean de Bourgogne*, Palais-Royal, galerie de Valois, n° 159, dont les articles pleins de fraîcheur et de bon goût se font toujours remarquer. M. Blanc, propriétaire de ce bel établissement, vient de recevoir de sa fabrique de Lyon une étoffe nouvelle pour gilets qui surpasse assurément tout ce qu'on avait fait jusqu'alors en ce genre. Le fond est en velours plein, sur lequel s'étend un bouquet d'un dessin gracieux, broché en soies nuancées de diverses couleurs; le schall ou collet est orné d'une guirlande rappelant le bouquet principal, et contournant légèrement sur toute son étendue. Cet arrangement donne à tout l'ensemble un aspect riche et tout à la fois élégant. Cet article a été fabriqué sur dessins apparte-

* Rue du Ponceau, n° 2.

nant à M. Blanc, et seulement son magasin peut en offrir un choix varié. Pour déterminer le succès qu'il obtient comme tailleur de gilets, M. Blanc a renoncé à la vente et à la confection de tout autre objet pour ne se livrer qu'à cette spécialité, qui offrira désormais à ses pratiques du grand monde toute espèce de garantie.

Les Brigands italiens.

Depuis que tant de romans et de poèmes sont venus nous peindre les mœurs et les passions des brigands sous un aspect presque séduisant, et nous montrer la passion et le courage à la place du crime et de la perversité, nous serions presque tentés de nous affliger lorsqu'une potence s'élève pour terminer la carrière d'un de ces intéressans héros, qui le lendemain peut-être se fût préparé à nous voler ou à nous égorger. Malgré cette dure réflexion, avouons cependant qu'il y a quelquefois de l'attrait dans ces existences vagabondes, et que l'on peut trouver quelques grands caractères chez ces hommes sauvages. On peut en juger par cet extrait des mœurs des brigands italiens.

Il existe sur les Apennins de l'Italie méridionale un bois immense, qui s'étend depuis la Pouille jusqu'aux gorges de Folligno, site admirable, du haut duquel on aperçoit l'Adriatique, la Méditerranée et la république de *San-Marino*; la mer commerçante, la mer catholique et un rocher indépendant. Les chaînes de monts sauvages et les plaines désertes qui séparent la campagne de Rome et le royaume de Naples, c'est là l'empire que les brigands ont conquis par les armes, et où, comme les châtelains du moyen-âge, ils exercent un droit de péage sur les passans. Les pasteurs de la plaine, leurs vassaux et hommes-liges racontent encore avec une frayeur traditionnelle l'impression

que firent sur l'esprit de leurs sauvages et pacifiques ancêtres les premières invasions de ces brigands et les tentatives infructueuses de résistance de ces nomades armés de bâtons, contre des aventuriers armés jusqu'aux dents, et habitués à tout vaincre, hors le nombre. Il fallut se soumettre, et le vainqueur dit au vaincu, comme les hommes du Nord dirent aux hommes des Gaules, comme Romulus dit aux Latins des Sept-Montagnes : *Tra-oaille et nourris-moi!*

Ces vainqueurs n'étaient point des hordes étrangères, émigrant par surcroît de population et par pénurie de la récolte. C'étaient des hommes qui jusque-là avaient loué leur vie aux conquérans voisins, se vendant au plus offrant et à celui qui leur permettait le plus de pillage : aujourd'hui à l'un, demain à l'autre, et jamais à personne de préférence; se battant pour le pape, se battant contre le pape, selon que les deniers de Saint-Pierre arrivaient plus ou moins, mais toujours à se battre; gens pour qui la paix était ruineuse, et la concorde des peuples un fléau; bandes armées, dont les chefs, nommés *Condottieri*, ont servi en Flandre, en Angleterre, en France, et ont rançonné le pape d'Avignon sous le grand Du Guesclin. Ces héros mercenaires sont connus, dans l'histoire des provinces italiennes, sous le nom de *Braci*, *Bali* (*bravaches*, *spadassins*), race dont Manzoni a fait revivre le souvenir dans ses *Fiancés* (*Promessi Sposi*).

Leurs exigences alarmèrent les princes qui les avaient employés; il fallut écraser par des troupes régulières ces bandes qui n'écoutaient les règles de la discipline que dans le combat. On les dispersa par la force quand on put se passer de leurs services, et les débris se dispersèrent en Italie, pour engager leurs armes à la cause des petits souverains de ce pays.

Les plus indépendans se retirèrent d'une société dans laquelle ils n'avaient plus rien à faire, et qu'ils ne pouvaient plus rançonner impunément, soumis à des

lois qui punissaient par la potence et les galères des faits d'armes qu'ils s'étaient habitués à voir couronner de lauriers, au service des princes et des seigneurs.

Tout change pour nous, s'écrièrent-ils, changeons pour tous; la cité n'a plus qu'esclavage et désœuvrement pour nous : à nous le désert, la vie sauvage, les campagnes lointaines où l'on peut vivre indépendant aux dépens des hommes libres.

Les brigands italiens n'ont pas d'autre origine, qui est celle de tous les peuples conquérans. Aux débris des *Condottieri* se joignirent bientôt les mécontents de toutes les contrées voisines, les natures d'hommes à qui la société n'allait point, les organisations fortes et déplacées, les sectaires dont les chefs venaient à être brûlés vifs, les disciples de *Savonarole*, le tribun le plus hardi et le plus éloquent qui ait élevé la voix contre la cour de Rome, et qui fut brûlé à Florence pour avoir prêché la continence et la sévérité de mœurs aux cardinaux et aux moines.

Les brigands ont un but et un grand but qui est leur foi et leur espérance.

La seule histoire qu'il soit permis à un frère de connaître, c'est celle de *Romulus* qu'ils vénèrent, et celle de l'usurpation des papes qu'ils exècrent; l'un fonda et les autres ont détruit la république romaine. Ils se disent les descendans des Romains, destinés à relever de son avilissement la ville éternelle, la ville aux sept montagnes, Rome que les prêtres, disent-ils, leur ont enlevée en emprisonnant leurs ancêtres; leur politique ne s'étend pas plus loin; parmi des hommes qui ne vivent que d'excursions et de combats, les long discours n'arriveraient pas à terme; un cri d'alerte les couperait aux premières phrases.

Le célibat fut le plus grand des fléaux que les aventuriers éprouvèrent dans l'origine. Les filles, les femmes des pasteurs de la plaine, des vassaux que leur courage leur avait faits, ne suffirent pas à ce grand nombre de frères que la nature avait créés

avec des passions si ardentes et un cœur si brûlant. Les frères reproduisirent l'enlèvement des Sabines, et les Sabines ne tardèrent pas à pardonner à leurs ravisseurs.

On ne saurait s'imaginer jusqu'à quel point de délicatesse ces chevaliers brigands ont porté leur culte pour la femme, de quelle tendresse ces fiers et impitoyables *Condottieri* enveloppent cet ange d'icibas, qui les encourage et les console, qui les dompte en les rendant heureux. Il n'en est pas de ces sauvages monts comme de nos villes civilisées, où l'éducation nous a donné le privilège de trouver le bonheur dans les bras que l'on méprise. Aimer avec ivresse, et respecter quand on n'aime plus; ériger la jeune femme en divinité et la femme âgée en prêtresse : ces mots résument le culte des brigands.

L'histoire des amours de ces terribles ennemis de la société offre des scènes qui n'auraient pas besoin d'être embellies par l'art dramatique pour passer avec succès sur la scène.

Dans les marais situés au-dessous de Cornetto, une voiture anglaise fut arrêtée par les brigands : cette voiture renfermait le mari, sa jeune femme et le domestique. Le chef de la bande s'empara de la dame, et pria le mari de continuer sa route, avec un ton de politesse sur lequel il n'était pas possible de se méprendre. Le mari ne pouvant plus maîtriser la fureur de la jalousie, asséna un violent coup de poing sur la tête du chef qui venait de lui ravir une épouse chérie. Celui-ci aurait pu lui faire payer cher une semblable insulte, mais il se contenta d'ordonner à ses gens de replacer le mari et le domestique dans la voiture, et de fouetter les chevaux.

Ce pardon généreux d'une aussi grave offense était de la part de ce chef un acte de la plus délicate galanterie pour la femme qu'il venait de conquérir. et qui lui avait tout-à-coup inspiré l'amour le plus violent et le plus durable.

Cette dame ne témoigna pendant plu-

sieurs jours que de l'horreur pour son ravisseur et son nouveau maître. Mais ce maître puissant, ce guerrier terrible était sans cesse à ses pieds, tendre, soumis, pleurant comme elle et pour elle; la sévérité de l'Anglaise résista peu à tant de soins, et plus tard elle bénissait ses chaînes, elle était fière d'appartenir à celui qu'elle appelait *son ami*. Le chef cessa ses expéditions pour se vouer au culte de sa dame. Lord Byron fit tout offrir à cet amant pour obtenir la rançon de sa compatriote; le brigand menaça de sa carabine les brigands que le poète avait choisis pour ambassadeurs. Cette dame devint enceinte et mourut dans ses premières couches, et trois jours après, l'infortuné brigand se plongea une balle dans le cœur. Ils ont été enterrés tous les deux, l'un près de l'autre, sur la montagne. Si les parens veulent posséder les cendres de la dame, les brigands les rendront avec empressement à ceux qui les réclameront, parce que, disent-ils, il n'y a que des parens qui puissent réclamer les trésors de la tombe.

Les Fins de Lettres.

On a dit que ce qu'il y a de plus important dans une lettre, c'est assez ordinairement le *post-scriptum*. Le *post-scriptum*, en effet, est souvent cette dernière phrase que, dans nos habitudes sociales de franchise et d'abandon, nous amenons par les détours de mille paroles insignifiantes, à travers lesquelles elle filtre comme dans les tortuosités d'un alambic : le *post-scriptum*, c'est le fer qui, mis au bout d'un bâton, en fait une lance; la rime qui, mise au bout de quelques mots, fait un vers; mais le protocole, le salut, la formule, la fin de lettre enfin, a bien son prix. Heureux celui qui en connaît la science! car elle est difficile à acquérir autant que celle du cœur humain. Qu'est-ce qu'une lettre, en effet? c'est le cœur écrit; c'est le caractère d'un homme rendu lisi-

ble et déchiffrable à qui sait un peu ce grimoire.

Je suis à vous de cœur, tout à vous bien cordialement, au bas d'une lettre d'affaire ou d'intérêt, sont souvent des paroles analogues aux sourires des brigands qui dissimulaient autrefois au théâtre de la Gaité; c'est une gaine endiamantée qui recouvre un stylet de Naples ou de Palerme. *Je vous embrasse de tout mon cœur* est trop souvent de cette famille essentiellement perfide de cordialités qui grince des dents.

Vient le chapitre des *salutations*. Les *salutations amicales* rentrent essentiellement dans la catégorie des cordialités; mais les *salutations empressées* sont le *nec plus ultra* de l'insignifiance aimable, c'est un sourire qui découvre une bouche vide ou un ratelier d'hippopotame. Cette formule est de celles que la mode adopte capricieusement; car la mode se mêle essentiellement aussi des fins de lettres, qui en sont en effet la parure: c'est le falbalas de la robe, c'est la riche fourrure qui borde la mante, ce sont les élégantes chaussures de la coquette.

Les billets sont souvent terminés par mille gentillesses que la galanterie invente, insaisissables éclairs de goût et de grâce, devoirs variés, infinis, qu'il serait impossible d'énumérer, aussi impossible que d'enlever grain à grain la poussière de l'aile d'un papillon, ou d'enseigner l'élégance; ce sont les *hommages*, étoffe flottante, souple, moelleuse, qui se ploie à tout, écharpe que l'on manœuvre plus ou moins gracieusement.

Je suis pour la vie, madame... Prenez garde, voici qui est encore bien voisin des *cordialités* et des *amitiés*. D'où vient donc, soit dit en passant, qu'*amitié*, mot si doux au singulier, devient, au pluriel, une grimace, une déception, une fin de lettre? serait-ce que l'amitié ne doit être que pour un? En revanche, il y a de bonnes et vertueuses filles qui écrivent à leur père: *je suis pour la vie votre fille*.

Ceci est incontestable, il faut le croire, et cette formule est bien innocente; aussi innocente que *votre très-humble et très-obéissant serviteur*, humilité en pure perte, courbette gratuite; personne n'y croit, ni celui qui la fait, ni celui à qui elle s'adresse. Il est passé le tems où nous avions des serviteurs, il est bien loin derrière nous, et, à ce propos, il me vient en pensée qu'un historien pénétrant pourrait faire un curieux tableau de nos mœurs par les fins de lettres, depuis l'*umilissimo servo*, importé en France par les Médieis, jusqu'aux *salut et respect, salut et fraternité* de la république une et indivisible.

ERNEST FOUINET.

Littérature.

AYERHA*, ou *la jeune Fille de Kars*, traduit de l'anglais, par Defaucoupret, avec cette épigraphe :

Il y a plaisir d'être dans un vaisseau
battu de l'orage, lorsqu'on est sûr qu'il
ne périra pas.

BLAISE PASCAL.

On trouve dans ce roman beaucoup de détails d'intérieur. Il nous place sur la terrasse d'une maison turque, lieu que malheureusement les minarets dominent; il nous fait connaître les mœurs barbares des Kurdes et leur stupide fanatisme. Il nous risque sur une saïque turque, et nous sommes poussés par les vents, dont la violence ne peut vaincre l'indolent fanatisme du capitaine turc. C'est une vue de l'Orient jusqu'à présent inconnue, et ceux qui aiment l'histoire plus que le roman y trouveront particulièrement une lecture qui leur offrira intérêt et plaisir.

— *Les Bigarrures*, par M. E. Barateau, sont un recueil de romances très-jolies. Il fallait un grand talent pour rendre agréable un genre délaissé depuis long-tems et même tourné en ridicule.

* Chez Charles Gosselin, rue Saint-Germain-des-Prés, n° 2 bis.

L'auteur avait en lui toutes les dispositions du poète; c'était une vocation impérieuse, car c'est au milieu des intrigues ministérielles et dans les cabales de bureau que M. Barateau a cultivé le talent que la nature lui a donné, et auquel nous devons la romance suivante, si gracieuse par sa naïveté et sa vivacité.

LA VIEILLE FEMME.

Vous qui revenez de l'armée,
N'auriez-vous pas connu mon fils?
Hélas! de chagrin consumée,
Loin de lui je souffre et vieillis...
Oh! dites, faut-il que j'espère?
Parlez, et Dieu vous bénira:
D'un mot consolez une mère!...
Et la pauvre vieille pleura.

Je me souviens, malgré mon âge,
Que lorsqu'il s'éloigna d'ici,
Les jeunes filles du village
Et les mères pleuraient aussi.
Souffrant, sans le faire paraître,
Lui, sur son cœur il me serra...
Maintenant il est mort peut-être!..
Et la pauvre vieille pleura.

— Votre fils, dit le militaire,
N'est point mort, j'en jure ma foi:
Je le connais; son nom est Pierre;
Il est lieutenant comme moi...
Calmez votre douleur amère;
Oh! j'en suis sûr, il reviendra...
Il est ici... Voyez, ma mère!..
Et la pauvre vieille pleura.

MUSÉE COLBERT.

Il existe, rue Vivienne, n° 2, une suite de salons magnifiques où ont été exposés, à diverses époques et pour des motifs bien différens aussi, des objets d'arts de toute espèce. Des antiquités égyptiennes, des peintures, des sculptures, ont alternativement été offertes aux Parisiens, pour des peuples frappés par le destin de la guerre, pour des incendiés, pour des victimes de ces grands mouvemens politiques qu'on appelle révolutions. Aujourd'hui, une autre cause a motivé l'exposition qui fait courir tout Paris: la vente des tableaux, des statues, des meubles de M. Laffite.

Parmi les tableaux les plus remarquables, nous citerons le *Passage du Pont d'Arcole*, de M. Horace Vernet, et l'*Apothéose de Napoléon*, par le même artiste. Ces deux tableaux sont connus de tout le monde, ou du moins tout le monde en connaît les gravures. Il y a aussi un autre tableau de M. Vernet, représentant un épisode de la guerre d'Espagne. *Le dernier jour de Missolonghi*, par M. Scheffer, se fait remarquer comme une des plus jolies productions de ce peintre. Mais un tableau qui attire tous les regards, un tableau qui est toujours entouré d'une foule de curieux qui en rendent les abords presque impossibles, c'est l'*Enlèvement de Rebecca par le templeur Boisguilbert*. Ce sujet, tiré du charmant roman d'Ivanhoé, de Walter-Scott, a été traité d'une manière admirable par M. Léon Cogniet, célèbre par tant de belles productions. Au reste, les noms de Gudin, Bertin, Isabey, Sigalon, suffisent pour faire comprendre tout le mérite de cette riche collection, dans laquelle il se trouve aussi quelques bons tableaux des écoles flamande et italienne. Une diablerie de Teniers surtout est fort curieuse. Au milieu des salons se trouvent çà et là quelques statues de bronze et de marbre qui sont de bonnes copies de l'antique. Cette exposition est fermée depuis le 15, et la vente, commencée le même jour, sera bientôt terminée; car nous ne doutons pas qu'on ne se dispute et qu'on ne s'arrache les trésors d'une si belle collection.

A. THERSUDE.

Théâtres.

On annonce aux Italiens les débuts de M^{lle} Brambilla dans la *Semiramide*.

— Un journal donne ainsi l'état sanitaire du théâtre des Variétés: Vernet a la goutte; Odry est attaqué d'hypocondrie; M^{lle} Colon a des caprices d'estomac; M. Dartois a mal aux dents, au grand regret de M^{lle} Pauline, qui voudrait bien pouvoir en dire autant.

— *Les Confessions de Jean-Jacques Rousseau* ont fait craindre de voir accuser un vaudeville nouveau de la licence qui règne dans l'histoire; mais les auteurs n'ont reproduit dans cette pièce rien de ce qui faisait craindre scandale. Une idée belle et poétique leur est venue: c'était celle de montrer un jeune homme déshérité brusquement de la noblesse de naissance, mais se ressaisissant avec bonheur d'une noblesse bien plus éclatante, celle du talent. Cependant la pièce n'a été que froidement accueillie.

— *Thadéus-le-Ressuscité* a marqué l'ouverture du Cirque-Olympique. La salle est toute seule un curieux spectacle. Décorée dans le goût mauresque, elle est resplendissante d'or, de couleurs brillantes, et magnifiquement éclairée par un lustre d'un style très-nouveau. Le Cirque a été diminué de beaucoup. Aussitôt les exercices terminés, on laisse la foule circuler dans son enceinte, qui devient un parterre, au moyen des banquettes qu'on y apporte. Du reste, *Thadéus* n'a pas fait fortune, et la salle a fait plus de plaisir que la pièce.

A ce Numéro sont jointes les planches 1117 et 1118.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.
 Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9 f.—Départemens, 9 f. 50 c.—Etranger, 10 f.
 Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
 On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.
 Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.



Modes de Paris.

15. Décembre 1836.

N^o 117.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 2¹ près le passage de l'Opéra

Chapeau en Velours. Ciroau de paradis montée en queue de Saon. M^{re} Duboulay N^o de M^{re} Bay rue S^{te} Denis 276.

Robe en Levantine Ecopaise de M^{re} Breufie rue Richelieu 82.

Traçon M^{me} Winette rue de Valenciennes 33.

Ayuntamiento de Madrid

Modes de Paris.

13 Décembre 1834.

N.º 218.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 2 1/2 près le passage de l'Opéra.

Coiffure ornée d'une guirlande exécutée par M. Maillay rue S. Martin 149.

Coiffure exécutée par M. Brossier rue du f.º S. Denis 94.

Guirlande de M. Sautier rue Richelieu 62.

Coiffure ornée de Rubans exécutée par M. Magliavacca de Milan.

Echarpe en Rubans Etée. M. Lafsey rue de Grammont 16.

